Master Negative Storage Number

OCI00080.14

Aulnoy, Madame d'

La belle aux cheveux d'or: conte

A Épinal

[18--?]

Reel: 80 Title: 14

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI80.14

Control Number: AES-1640
OCLC Number : 31394201
Call Number : W PN970.F7 AULB2x
Author : Aulnoy, Madame d' (Marie-Catherine), 1650 or 51-1705.
Title : La belle aux cheveux d'or : conte / par Mme La Comtesse d'Aulnoy.
Imprint : A Épinal : Chez Pellerin, [18--?]
Format : 32 p. ; 14 cm.
Note : Includes: Le bucheron et mercure.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: Dec 20, 1994
Camera Operator: CF

LA
BELLE
AUX
CHEVEUX D'OR.

Venez, aimable Avenant, je vous fais roi,
et vous prends pour mon époux.

LA BELLE

AUX

CHEVEUX D'OR,

CONTE,

PAR Mme LA COMTESSE D'AULNOY.

A ÉPINAL,

CHEZ PELLERIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

White PN 970. F7 AULB2x

LA BELLE
AUX CHEVEUX D'OR.

CONTE.

Il y avait une fois la fille d'un roi, qui était si belle, qu'il n'y avait rien de plus beau dans le monde; et à cause qu'elle était si belle, on la nommait la *Belle aux Cheveux d'or*, car ses cheveux étaient plus fins que l'or, blonds par merveille, tout frisés, et lui tombaient jusque sur les pieds. Elle allait toujours couverte de ses cheveux bouclés, avec une couronne de fleurs sur la tête, et des habits brodés de diamans et de perles : on ne pouvait la voir sans l'aimer.

Il y avait un jeune roi de ses voisins qui n'était point marié, et qui était bien fait et bien riche. Quand il eut appris tout ce qu'on disait de la Belle aux Cheveux d'or, quoiqu'il ne l'eût point encore vue, il commença à l'aimer si fort, qu'il

DEC 6 1921

en perdait le boire et le manger; et il résolut de lui envoyer un ambassadeur pour la demander en mariage. Il fit faire un carrosse magnifique à son ambassadeur, et on lui donna plus de cent chevaux et plus de cent laquais, et il lui recommanda bien de lui amener la princesse.

Quand il eut pris congé du roi et qu'il fut parti, toute la cour ne parlait d'autre chose, et le roi, qui ne doutait pas que la Belle aux Cheveux d'or ne consentît à ce qu'il souhaitait, lui faisait déjà faire de belles robes et des meubles admirables. Pendant que les ouvriers étaient occupés à travailler, l'ambassadeur arriva chez la Belle aux Cheveux d'or, et lui fit son petit message. Mais soit qu'elle ne fût pas ce jour-là de bonne humeur, ou que le compliment ne lui semblât pas à son gré, elle répondit à l'ambassadeur qu'elle remerciait le roi, et qu'elle n'avait pas envie de se marier.

L'ambassadeur partit de la cour de cette princesse, bien fâché de ne la pas amener avec lui. Il rapporta tous les présens qu'il lui avait apportés de la part du

roi ; car elle était fort sage, et savait bien qu'il ne faut pas que les filles reçoivent rien des garçons ; aussi elle ne voulut jamais accepter les beaux diamans et le reste ; et pour ne donner aucun mécontentement au roi, elle prit seulement un quarteron d'épingles d'Angleterre.

Quand l'ambassadeur arriva à la grande ville du roi, où il était attendu si impatiemment, chacun s'affligea de ce qu'il ne ramenait point la Belle aux Cheveux d'or, et le roi se prit à pleurer comme un enfant : tout le monde le consolait sans en pouvoir venir à bout.

Il y avait un jeune homme à la cour, qui était beau comme le soleil, et le mieux fait de tout le royaume ; et par rapport à sa bonne grâce et à son esprit, on le nommait Avenant. Tout le monde l'aimait, excepté les envieux qui étaient fâchés que le roi lui fît du bien, et qu'il lui confiât tous les jours ses affaires.

Avenant se trouva un jour avec des personnes qui parlaient du retour de l'ambassadeur, et qui disaient qu'il n'avait rien fait qui vaille ; il leur répondit, sans y prendre trop garde : Si le ro

m'avait envoyé vers la Belle aux Cheveux d'or, je suis certain qu'elle serait revenue avec moi. Tout aussitôt ces méchantes gens furent raconter au roi tout ce qu'Avenant venait de leur dire; le roi se mit en colère tant et tant, qu'il était hors de lui. Ha! ha! dit-il, ce joli garçon se moque de mon malheur, et il se prise plus que moi; allons, qu'on le mette dans ma grosse tour, et qu'il y meure de faim!

Les gardes du roi furent chez Avenant, qui ne pensait plus à ce qu'il avait dit; ils le traînèrent en prison, et lui firent mille maux. Ce pauvre garçon n'avait qu'un peu de paille pour se coucher, et il serait mort, sans le secours d'une petite fontaine qui coulait au pied de la tour, dont il buvait un peu pour se rafraîchir, car la faim lui avait bien séché la bouche.

Un jour qu'il n'en pouvait plus, il disait en soupirant : De quoi se plaint le roi? il n'a point de sujet qui lui soit plus fidèle que moi, je ne l'ai jamais offensé. Le roi, par hasard, passait proche de la tour; et quand il entendit la voix de celui qu'il avait tant aimé, il s'arrêta pour l'écouter, malgré ceux qui étaient avec lui,

qui haïssaient Avenant, et qui disaient au roi : A quoi vous amusez-vous, sire? ne savez-vous pas que c'est un fripon ? Le roi répondit : Laissez-moi là, je veux l'écouter. Ayant ouï ses plaintes, les larmes lui en vinrent aux yeux, il ouvrit la porte de la tour, et l'appela. Avenant vint, tout triste, se mettre à genoux devant lui, et baisant ses pieds : Que vous ai-je fait, sire, lui dit-il, pour me traiter si rudement? Tu t'es moqué de moi et de mon ambassadeur, dit le roi; tu as dit que si je t'avais envoyé chez la Belle aux Cheveux d'or, tu l'aurais bien ramenée. Il est vrai, sire, répondit Avenant, que je lui aurais si bien fait connaître vos grandes qualités, que je suis persuadé qu'elle n'aurait pu s'en défendre, et en cela je n'ai rien dit qui ne dût vous être agréable.

Le roi trouva qu'effectivement il n'avait point de tort; il regarda de travers ceux qui lui avaient dit du mal de son favori, et il l'emmena avec lui, se repentant bien de la peine qu'il lui avait faite.

Après l'avoir fait souper à merveille, il l'appela dans son cabinet, et lui dit :

Avenant, j'aime toujours la Belle aux Cheveux d'or, ses refus ne m'ont point rebuté ; mais je ne sais comment m'y prendre pour qu'elle veuille m'épouser : j'ai envie de t'y envoyer pour voir si tu pourras réussir. Avenant répliqua qu'il était disposé à lui obéir en toutes choses, et qu'il partirait dès le lendemain. Ho ! dit le roi, je veux te donner un grand équipage. Cela n'est point nécessaire, répondit-il, il ne me faut qu'un bon cheval, avec des lettres de votre part. Le roi l'embrassa ; car il était ravi de le voir sitôt prêt.

Ce fut un lundi matin qu'il prit congé du roi et de ses amis, pour aller à son ambassade tout seul, sans pompe et sans bruit. Il ne faisait que rêver aux moyens d'engager la Belle aux Cheveux d'or d'épouser le roi. Il avait une écritoire dans sa poche ; et quand il lui venait quelques belles pensées à mettre dans sa harangue, il descendait de cheval, et s'asseyait sous des arbres pour écrire, afin de ne rien oublier.

Un matin qu'il était parti à la petite pointe du jour, en passant dans la grande

prairie, il lui vint une pensée fort jolie; il mit pied à terre, et se plaça contre des saules et des peupliers qui étaient plantés le long d'une petite rivière qui coulait au bord du pré. Après qu'il eut écrit, il regarda de tous côtés, charmé de se trouver en un si bel endroit. Il aperçut sur l'herbe verte une grosse carpe dorée qui bâillait, et qui n'en pouvait plus; car ayant voulu attraper des petits moucherons, elle avait sauté si haut hors de l'eau, qu'elle s'était élancée sur l'herbe, où elle était près de mourir. Avenant en eut pitié, et quoiqu'il fût un jour maigre, et qu'il eût pu l'emporter pour son dîner, il fut la prendre et la remit doucement dans la rivière.

Dès que ma commère la carpe sentit la fraîcheur de l'eau, elle commença à se réjouir et se laissa couler jusqu'au fond; puis revenant toute gaillarde au bord de la rivère: Avenant, dit-elle, je vous remercie du plaisir que vous venez de me faire; sans vous je serais morte; vous m'avez sauvé la vie, je vous le revaudrai. Après ce petit compliment, elle s'enfonça dans l'eau, et Avenant demeu-

ra bien surpris de l'esprit et de la grande civilité de la carpe.

Un autre jour qu'il continuait son voyage, il vit un corbeau bien embarrassé : ce pauvre oiseau était poursuivi par un gros aigle grand mangeur de corbeaux, il était prêt à l'attraper, et il l'aurait avalé comme une lentille, si Avenant n'eût eu compassion du malheur de cet oiseau. Voilà, dit-il, comme les plus forts oppriment les plus faibles : quelle raison a l'aigle de manger le corbeau ? Il prend son arc, qu'il portait toujours, et une flèche, puis mit en joue l'aigle : crac, il lui décoche la flèche dans le corps, et le perce de part en part ; il tombe mort, et le corbeau ravi vint se percher sur un arbre : Avenant, lui dit-il, vous êtes bien généreux de m'avoir secouru, moi qui ne suis qu'un misérable corbeau ; mais je vous le revaudrai.

Avenant admira le bon esprit du corbeau, et continue son chemin. En entrant dans un grand bois, si matin qu'il ne voyait qu'à peine pour se conduire, il entendit un hibou qui criait en hibou désespéré : Ouais, dit-il, voilà un hibou bien

affligé, il pourrait bien s'être laissé prendre dans quelques filets. Il chercha de tous côtés, et il trouva de grands filets que des oiseleurs avaient tendus la nuit pour attraper des oisillons. Quelle pitié ! dit-il, les hommes ne sont faits que pour s'entre-tourmenter, ou pour persécuter de pauvres animaux, qui ne leur font ni tort ni dommage ; il tira son couteau, et coupa les cordelettes ; le hibou prit l'essor ; mais revenant à tire d'ailes : Avenant, dit-il, il n'est pas nécessaire que je vous fasse une longue harangue, pour vous faire comprendre l'obligation que je vous ai, elle parle assez d'elle-même : les chasseurs allaient venir, j'étais mort sans votre secours ; j'ai le cœur reconnaissant, je vous le revaudrai.

Voilà les trois plus considérables aventures qui arrivèrent à Avenant dans son voyage : il était si pressé d'arriver, qu'il ne tarda pas à se rendre au palais de la Belle aux Cheveux d'or : tout y était admirable ; l'on y voyait des diamans entassés comme des pierres, les beaux habits, le bonbon, l'argent, c'était des choses merveilleuses ; et il pensait en lui

même que si elle quittait tout cela pour venir chez le roi son maître, il faudrait qu'il jouât bien de bonheur. Il prit un habit de brocart, des plumes incarnates et blanches; il se peigna, se poudra, se lava le visage; il mit une riche écharpe toute brodée à son cou, avec un petit panier, et dedans un beau petit chien qu'il avait acheté en passant à Boulogne. Avenant était bien fait et aimable, et il faisait toutes choses avec tant de grâces, que lorsqu'il se présenta à la porte du palais, tous les gardes lui firent une grande révérence; et on courut dire à la Belle aux Cheveux d'or qu'Avenant, ambassadeur du roi son plus proche voisin, demandait à la voir.

Sur ce nom d'Avenant, la princesse dit : Cela me porte bonne signification, je gagerais qu'il est joli, et qu'il plaît à tout le monde. Vraiment oui, madame, lui dirent toutes ses filles d'honneur; nous l'avons vu du grenier où nous accommodions notre filasse, et tant qu'il a demeuré sous les fenêtres, nous n'avons rien pu faire pendant tout ce temps.

Voilà qui est beau, répliqua la Belle

aux Cheveux d'or, de vous amuser à regarder des garçons; ça, que l'on me donne ma grande robe de satin bleu brodée, et que l'on éparpille bien mes blonds cheveux; que l'on me fasse des guirlandes de fleurs nouvelles; que l'on me donne mes souliers hauts et mon éventail; que l'on balaye ma chambre et mon trône, car je veux qu'il dise partout que je suis vraimcnt la Belle aux Cheveux d'or.

Voilà toutes ses femmes qui s'empressaient de la parer comme une reine; elles étaient si hâtées, qu'elles s'entre-cognaient et n'avançaient guère. Enfin, la princesse passa dans sa galerie aux grands miroirs, pour voir si rien ne lui manquait; et puis elle monta sur son trône d'or, d'ivoire et d'ébène, qui sentait comme baume; et elle commanda à ses filles de prendre des instrumens, et puis de chanter tout doucement pour n'étourdir personne.

On conduisit Avenant dans la salle d'audience. Il demeura si transporté d'admiration, qu'il a dit depuis bien des fois, qu'il ne pouvait presque plus parler; néanmoins il prit courage, et fit sa haran-

gue à merveille; il pria la princesse qu'il n'eût pas le déplaisir de s'en retourner sans elle. Gentil Avenant, lui dit-elle, toutes les raisons que vous venez de me conter sont fort bonnes, et je vous assure que je serais bien aise de vous favoriser plus qu'un autre; mais il faut que vous sachiez qu'il y a un mois que je fus me promener sur la rivière avec toutes mes dames, et, comme l'on me servit une collation, en ôtant mon gant, je tirai de mon doigt une bague qui tomba par malheur dans la rivière, je la chérissais plus que mon royaume; je vous laisse juger de quelle affliction cette perte fut suivie.

J'ai fait serment de n'écouter jamais aucune proposition de mariage, que l'ambassadeur qui me proposera un époux, ne me rapporte ma bague. Voyez à présent ce que vous avez à faire là-dessus; car quand vous me parleriez quinze jours et quinze nuits, vous ne me persuaderiez pas de changer de sentiment.

Avenant demeura bien étonné de cette réponse; il lui fit une profonde révérence, et la pria de recevoir le petit

chien, le panier et l'écharpe; mais elle lui répliqua qu'elle ne voulait point de présent, et qu'il songeât à ce qu'elle venait de lui dire.

Quand il fut retourné chez lui, il se coucha sans souper, et son petit chien, qui s'appelait *Cabriolle*, ne voulut pas souper non plus; il vint se mettre auprès de lui.

Tant que la nuit dura, Avenant ne cessa point de soupirer. Où puis-je prendre une bague tombée depuis un mois dans une grande rivière, disait-il? c'est toute folie de l'entreprendre; la princesse ne m'a dit cela que pour me mettre dans l'impossibilité de lui obéir. Il soupirait et s'affligeait très-fort. Cabriolle, qui l'écoutait, lui dit: Mon cher maître, je vous prie, ne désespérez pas de votre bonne fortune; vous êtes trop aimable pour n'être pas heureux: allons, dès qu'il sera jour, au bord de la rivière. Avenant lui donna deux petits coups de la main, et ne répondit rien; mais, tout accablé de tristesse, il s'endormit.

Cabriolle, voyant le jour, cabriola tant qu'il l'éveilla, et lui dit: Mon maî-

tre, habillez-vous et sortons. Avenant le voulut bien ; il se lève, s'habille et descend dans le jardin, et du jardin il va insensiblement au bord de la rivière, où il se promenait, son chapeau sur ses yeux, et ses bras croisés l'un sur l'autre, ne pensant qu'à son départ; quand tout d'un coup il entendit qu'on l'appelait : Avenant! Avenant! Qui m'appelle, dit-il ? Il aperçut alors la carpe, qui lui donna la bague que la princesse avait perdue depuis un mois. Cabriolle, qui était bien aise d'avoir fait venir son maître au bord de l'eau, alla dire à la princesse qu'il demandait à la voir. Hélas! dit-elle, ce pauvre garçon vient prendre congé de moi, il a considéré que ce que je veux est impossible, et il va le dire à son maître.

L'on fit entrer Avenant, qui lui présenta sa bague, et lui dit : Madame la princesse, voilà votre commandement fait, vous plaît-il de recevoir le roi mon maître pour époux?

Quand elle vit sa bague où il ne manquait rien, elle resta si étonnée, qu'elle croyait rêver. Vraiment, dit-elle, gra-

cieux Avenant, il faut que vous soyez favorisé de quelque fée, car naturellement cela n'est pas possible. Madame, dit-il, je n'en connais aucune, mais j'avais bonne envie de vous obéir.

Puisque vous avez si bonne volonté, continua-t-elle, il faut que vous me rendiez un autre service, sans lequel je ne me marierai point. Il y a un prince qui n'est pas éloigné d'ici, appelé *Galifron*, lequel s'était mis dans l'esprit de m'épouser. Il me fit déclarer son dessein avec des menaces épouvantables, que si je le refusais, il désolerait mon royaume; mais jugez si je pouvais l'accepter : c'est un géant qui est plus haut qu'une haute tour, il mange les hommes comme un singe mange un marron; quand il va à la campagne, il porte dans ses poches de petits canons dont il se sert au lieu de pistolets; et lorsqu'il parle bien haut, ceux qui sont près de lui deviennent sourds.

Je lui mandai que je ne voulais point me marier, et qu'il m'excusât. Cependant il n'a point laissé de me persécuter; il tue mes sujets; et, avant toutes choses, il

faut vous battre contre lui et m'apporter sa tête.

Avenant dit: Hé bien! madame, je combattrai Galifron; peut-être serai-je vaincu, mais je mourrai en brave homme. Alors elle lui dit mille choses pour l'empêcher de faire cette entreprise: cela ne servit de rien, il se retira pour aller chercher des armes et tout ce qu'il lui fallait. Ensuite il remit le petit Cabriolle dans son panier, il monta sur son cheval, et fut dans le pays de Galifron. Il demandait de ses nouvelles à ceux qu'il rencontrait; chacun disait que c'était un démon: plus il entendait dire cela, plus il avait peur. Cabriolle lui disait: Pendant que vous vous battrez, j'irai lui mordre les jambes; il baissera la tête pour me chasser, et vous le tuerez. Avenant admirait l'esprit du petit chien, mais il savait assez que son secours ne suffisait pas.

Enfin il arriva proche du château de Galifron; tous les chemins étaient couverts d'os et de carcasses d'hommes qu'il avait mangés ou mis en pièces. Il l'attendit peu de temps, il le vit venir à travers d'un bois; sa tête passait les plus grands

arbres, et il chantait d'une voix épouvantable :

Où sont les petits enfans,
Que je les croque à belles dents ?
Il m'en faut tant et tant,
Que le monde n'est suffisant.

Aussitôt Avenant se mit à chanter sur le même air :

Approche, voici Avenant
Qui t'arrachera les dents ;
Bien qu'il ne soit pas des plus grands,
Pour te battre il est suffisant.

Les rimes n'étaient pas bien régulières, il fit la chanson fort vite ; et c'est un miracle qu'il ne la fit pas plus mal, car il avait bien peur. Quand Galifron l'entendit, il regarda de côté, et il aperçut Avenant l'épée à la main, qui lui dit deux ou trois iujures pour l'irriter.

Il n'en fallut pas davantage, il eut une colère effroyable ; et prenant une massue de fer, il aurait assommé du premier coup Avenant, sans un corbeau qui vint se mettre sur sa tête, et qui avec son bec lui creva les yeux ; le sang coulait sur son visage : il était comme un désespéré frappant de tous côtés.

Avenant l'évitait et lui portait des

coups d'épée, qu'il enfonçait jusqu'à la garde : il lui fit mille blessures, par où il perdit tant de sang qu'il tomba mort.

Aussitôt Avenant, ravi de son succès, lui coupa la tête, et le corbeau, qui s'était perché sur un arbre, lui dit : Je n'ai pas oublié le service que vous me rendîtes en tuant l'aigle qui me poursuivait ; comme je vous promis de m'en acquitter, c'est moi qui vous ai aidé à tuer ce géant. Monsieur le corbeau, dit Avenant, je demeure votre serviteur : il partit de suite avec la tête de Galifron.

Quand il arriva dans la ville, tout le monde le suivait, et criait : Voici Avenant qui vient de tuer le monstre ; la princesse qui entendit du bruit, et qui tremblait qu'on ne vînt lui annoncer la mort d'Avenant, n'osait demander ce qui lui était arrivé. Mais elle vit entrer Avenant avec la tête du géant, qui lui fit encore peur. Madame, lui dit-il, votre ennemi est mort, j'espère que vous ne refuserez plus le roi pour être votre époux.

Ah ! si fait, dit-elle, je le refuserai, si vous ne trouvez moyen, avant mon départ, de m'apporter de l'eau de la

grotte profonde qui a six lieues de tour; on trouve à l'entrée deux dragons qui empêchent qu'on n'y entre; ils ont du feu dans la gueule et dans les yeux, et lorsqu'on est dans la grotte, on trouve un grand trou dans lequel il faut descendre : il est plein de crapeaux, de couleuvres et de serpens. Au fond de ce trou, il y a une petite cave où coule la fontaine d'eau de beauté et de santé; c'est de cette eau que je veux absolument : tout ce qu'on lave avec devient merveilleux; si on est belle, on l'est toujours; si on est laide, on devient belle; si on est jeune, on reste jeune; si on est vieille, on devient jeune. Vous jugez bien, Avenant, que je ne quitterai pas mon royaume sans en emporter. Madame, lui dit-il, vous êtes si belle, que cette eau vous devient bien inutile; je suis un malheureux ambassadeur, dont vous voulez la mort : je vais vous chercher ce que vous désirez, avec la certitude de ne pas revenir.

La princesse ne changea point de dessein, et Avenant partit avec son chien Cabriolle pour la grotte, chercher de l'eau de beauté. Tous ceux qu'il rencon-

trait disaient : C'est une pitié de voir un garçon si aimable aller se perdre, il va seul à la grotte, et quand il irait avec beaucoup de monde, il n'en viendrait pas à bout. Pourquoi la princesse ne veut elle que des choses impossibles? Il continuait toujours son chemin, ne disant rien; mais il était bien triste.

Il arriva vers le haut d'une montagne, où il s'assit pour se reposer un peu; il laissa paître son cheval, et courir Cabriolle après les mouches. Il savait que la grotte n'était pas loin de là, et regardait s'il ne la verrait point.

Enfin, il aperçut un vilain rocher noir comme de l'encre, d'où sortait une grosse fumée, et, au bout d'un moment, un des dragons qui jetait du feu par les yeux et par la gueule; il avait le corps jaune et vert, des griffes et une longue queue qui faisait plus de cent tours. Cabriolle vit tout cela; il ne savait où se cacher.

Avenant, tout résolu de mourir, tira son épée et descendit avec une fiole que la princesse lui avait donnée pour la remplir d'eau de beauté. Il dit à Cabriolle : C'est fait de moi! je ne pourrai jamais

avoir de cette eau qui est gardée par les dragons.

Quand je serai mort, remplis la fiole de mon sang, et la porte à la princesse, pour qu'elle voie ce qu'elle me coûte; puis va trouver le roi, et lui conte mon malheur.

Parlant ainsi, il entendit qu'on l'appelait: Avenant! Avenant! Il dit: Qui m'appelle? Il vit un hibou dans le trou d'un arbre, qui lui dit: Vous m'avez retiré du filet, et vous me sauvâtes la vie: je vous promis que je vous le revaudrais; donnez-moi votre fiole, je sais tous les chemins de la grotte, restez ici un moment, pendant que j'irai chercher de l'eau de beauté.

Qui fut bien aise? je vous le laisse à penser. Avenant lui donna vite sa fiole, le hibou entra dans la grotte; en moins d'un quart d'heure il revint avec la bouteille bien bouchée.

Avenant fut ravi, il le remercia, remonta la montagne, et prit le chemin de la ville bien joyeux.

Il alla droit au palais présenter la fiole à la princesse; elle remercia Avenant, et

donna ordre à tout ce qu'il lui fallait pour partir; puis elle se mit en voyage avec lui. Elle le trouvait bien aimable, et lui disait quelquefois : Si vous aviez voulu, je vous aurais fait roi, nous ne serions point partis de mon royaume. Il répondait : Je ne voudrais pas faire un si grand déplaisir au roi, pour tous les royaumes de la terre, quoique je vous trouve très-belle. Enfin, ils arrivèrent à la ville.

Le roi, sachant que la princesse venait, alla au-devant d'elle, et lui fit de beaux présens; il l'épousa avec joie; l'on ne parlait d'autres choses.

La belle aux Cheveux d'or, qui aimait beaucoup Avenant, n'était bien aise que quand elle le voyait : Je ne serais point venue sans Avenant, disait-elle au roi; il lui a fallu faire des choses impossibles pour mon service, vous lui devez être obligé; il ma donné de l'eau de beauté, je ne vieillirai jamais, je serai toujours belle.

Des envieux dirent au roi : Vous avez sujet d'être jaloux; la reine aime si fort Avenant, qu'elle en perd le boire et le manger. Elle ne cesse de parler des

obligations que vous lui avez, comme si tel autre que lui que vous auricz envoyé, n'en eût pas fait autant.

Le roi dit : Je m'en avise ; qu'on le mette dans la tour, avec les fers aux pieds et aux mains. Il ne voyait personne que le geôlier, qui lui jetait un morceau de pain noir par un trou, et de l'eau dans une écuelle. Cabriolle ne le quittait pas, il le consolait, et venait lui rapporter toutes les nouvelles qu'il apprenait.

Quand la princesse sut sa disgrâce, elle se jeta aux pieds du roi toute en pleurs, et le pria de faire sortir Avenant. Plus elle le priait, plus il se fâchait, disant : Puisque vous l'aimez, je n'en ferai rien. Elle resta triste, et n'en parla plus.

Le roi s'avisa qu'elle ne le trouvait peut-être pas assez beau ; il se frotta avec de l'eau de beauté, pour qu'elle l'aimât parfaitement.

La fiole était sur la cheminée de la reine ; elle l'avait mise là pour la regarder plus souvent.

Une de ses femmes de chambre, voulant tuer une arraignée avec un balai, jeta la fiole par terre, et toute l'eau fut

perdue. Elle la balaya, et ne sachant que faire, elle se souvint qu'elle avait vu dans le cabinet du roi une fiole semblable, pleine d'eau claire comme de l'eau de beauté; elle la prit adroitement, et la porta sur la cheminée de la reine. Cette eau servait à faire mourir les princes et les grands seigneurs, quand ils étaient criminels; on leur en frottait le visage, ils s'endormaient et ne se réveillaient plus.

Un soir le roi prit la fiole, se frotta le visage, il s'endormit et mourut. Le petit chien Cabriolle l'apprit des premiers, et de suite fut le dire à Avenant, qui lui dit d'aller trouver la Belle aux Cheveux d'or, et de la faire souvenir du prisonnier. Cabriolle se glissa doucement dans la presse, car il y avait grand bruit à la cour par rapport à la mort du roi; il dit à la reine : Madame, n'oubliez pas le pauvre Avenant.

Elle se souvint des peines qu'il avait souffertes à cause d'elle, et de sa grande fidélité : elle sortit sans parler à personne, et fut droit à la tour, où elle ôta elle-même les fers des pieds et des mains d'Avenant : et lui mettant une couronne

d'or sur la tête et le manteau royal sur les épaules, elle lui dit : Venez, aimable Avenant, je vous fais roi, et vous prends pour mon époux. Il se jeta à ses pieds et la remercia : chacun fut ravi de l'avoir pour maître. Il fit la plus belle noce du monde, et la Belle aux Cheveux d'or vécut long-temps avec le bel Avenant, tous deux heureux et satisfaits.

MORALITÉ.

Si, par hasard, un malheureux
Te demande ton assistance,
Ne lui refuse point un secours généreux :
Un bienfait, tôt ou tard, reçoit sa récompense.
Quand Avenant, avec tant de bonté,
Servait carpe et corbeau, quand jusqu'au hibou même,
Sans être rebuté de sa laideur extrême,
Il conservait la liberté,
Aurait-on pu jamais le croire,
Que ces animaux, quelque jour,
Le conduiraient au temple de la gloire,
Lorsqu'il voudrait du roi servir le tendre amour?
Malgré tous les attraits d'une beauté charmante,
Qui commençait, pour lui, de sentir des désirs,
Il conserve à son maître, étouffant ses soupirs,
Une fidélité constante.
Toutefois, sans raison il se voit accusé;
Mais quant à son bonheur il paraît plus d'obstacle,
Le ciel lui devait un miracle,
Qu'à la vertu jamais le ciel n'a refusé.

FIN DE LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR.

FABLES.

LE BUCHERON ET MERCURE.

A M. le C. D. B.

Votre goût a servi de règle à mon ouvrage;
J'ai tenté les moyens d'acquérir son suffrage.
Vous voulez qu'on évite un soin trop curieux,
Et de vains ornemens l'effort ambitieux :
Je le veux comme vous, cet effort ne peut plaire;
Un auteur gâte tout quand il veut par trop faire,
Non qu'il faille bannir certains traits délicats,
Vous les aimez, ces traits, et je ne les hais pas :
Quant au principal but qu'Ésope se propose,
Je tombe au moins mal que je puis.
Enfin si, dans ces vers, je ne plais et n'instruis,
Il ne tient pas à moi, c'est toujours quelque chose.
Comme la force est un point
Dont je ne me pique point,
Je tâche d'y tourner le vice en ridicule,
Ne pouvant pas l'atteindre avec des bras d'Hercule;
C'est là tout mon talent; je ne sais s'il suffit.
Tantôt je peins en un récit
La sotte vanité jointe avecque l'envie,
Deux pivots sur qui roule aujourd'hui notre vie.
Tel est ce chétif animal
Qui voulut en grosseur au bœuf se rendre égal.
J'oppose quelquefois, par une double image,

Le vice à la vertu, la sottise au bon sens,
Les agneaux aux loups ravissans,
La mouche à la fourmi; faisant de cet ouvrage
Une ample comédie à cent actes divers,
Et dont la scène est l'univers.
Hommes, dieux, animaux, tout y fait quelque rôle,
Jupiter comme un autre. Introduisons celui
Qui porte de sa part aux belles la parole.
Ce n'est pas de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Un bûcheron perdit son gagne-pain,
C'est sa cognée, et la cherchant en vain,
Ce fut pitié là-dessus de l'entendre,
Il n'avait pas des outils à revendre:
Sur celui-ci roulait tout son avoir.
Ne sachant donc où mettre son espoir,
Sa face était de pleurs toute baignée.
O ma cognée! ô ma pauvre cognée!
S'écriait-il, Jupiter, rends-la-moi,
Je tiendrai l'être encore un coup de toi!
Sa plainte fut de l'Olympe entendue.
Mercure vint: Elle n'est pas perdue,
Lui dit ce dieu, la connaîtras-tu bien?
Je crois l'avoir près d'ici rencontrée.
Lors une d'or à l'homme étant montrée,
Il répondit: Je n'y demande rien.
Une d'argent succède à la première;
Il la refuse. Enfin une de bois.
Voilà, dit-il, la mienne, cette fois;
Je suis content si j'ai cette dernière.
Tu les auras, dit le dieu, toutes trois,
Ta bonne foi sera récompensée.
En ce cas-là je les prendrai, dit-il.

L'histoire en est aussitôt dispersée.
Et boquillons de perdre leur outil,
Et de crier pour se le faire rendre.
Le roi des dieux ne sait auquel entendre.
Son fils Mercure aux criards vient encor;
A chacun d'eux il en montre une d'or.
Chacun eût cru passer pour une bête
De ne pas dire aussitôt la voilà.
Mercure, au lieu de donner celle-là,
Leur en décharge un grand coup sur la tête.

Ne point mentir, être content du sien,
C'est le plus sûr; cependant on s'occupe
A dire faux pour attraper du bien.
Que sert cela? Jupiter n'est pas dupe.

LE POT DE TERRE ET LE POT DE FER.

Le pot de fer proposa
Au pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage
De garder le coin du feu :
Car il lui fallait si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris serait cause :
Il n'en reviendrait morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le pot de fer :

Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer, son camarade,
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds
Clopin clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés.
Au moindre hoquet qu'ils treuvent,
Le pot de terre en souffre : il ne fait pas cent pas,
Que par son compagnon il fut mis en éclats,
Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux;
Ou bien il nous faudra craindre
Le destin d'un de ces pots.

LE PETIT POISSON ET LE PÊCHEUR.

Petit poisson deviendra grand,
Pourvu que Dieu lui prête vie,
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie;
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau, qui n'était encore que fretin,
Fut prit par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin;
Voilà commencement de chère et de festin :
Mettons-le en notre gibecière.

Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
Que ferez-vous de moi? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir,
Je serai par vous repêchée;
Quelque gros partisan m'achètera bien cher.
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat! croyez-moi, rien qui vaille.
Rien qui vaille? eh bien! soit, repartit le pêcheur :
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle, et, vous aurez beau dire,
Dès ce soir on vous fera frire.

Un tiens vaut, ce dit-on, mieux que deux tu l'auras.
L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

FIN.